

Jouissance, réel et signifiant. ¹

Patrick Valas nous rappelle dans son livre une citation de l'*Envers de la psychanalyse* : "pour ce qui est du champ de la jouissance – hélas, qu'on n'appellera jamais, car je n'aurai sûrement pas le temps même d'en ébaucher les bases, qu'on n'appellera jamais le champ lacanien, mais je l'ai souhaité – il y a des remarques à faire"². Patrick Valas fait beaucoup plus que des remarques ; il nous montre que ce champ de la jouissance est plutôt une jungle qu'un champ ; et dans cette jungle il nous aide à circuler, à nous orienter, au-delà de l'utilisation triviale du terme, que ce soit dans son acception sexuelle (qui sera l'objet de son dernier chapitre) ou "lacanienne".

Certes le terme de jouissance recouvre toutes les modalités de jouissance que Freud a décrites : déplaisir, insatisfaction, douleur, dégoût, masochisme érogène, libido et jouissance sexuelle, enfin pulsion de mort. Mais ce terme distingue également les unes des autres ce qu'on peut nommer avec Lacan les jouissances. Le schéma de la page 58 rassemblera ces jouissances dans un ordre qu'organisent le réel et le symbolique déjà conjoints sur le schéma torique de la page 45 ; de même que la pulsion de mort est à la frontière des traces mnésiques et, au-delà d'elles, du principe de plaisir qu'elles constituent, de même la jouissance est, sur ce schéma, placée au coeur même des représentations du sujet comme son réel à la fois le plus étranger et le plus intime : jouissance (du côté de la Chose) et signifiant (dont l'Autre est le lieu où le désir s'articulera à la Loi) sont dans un rapport d'inclusion-exclusion où ils s'opposent tout en se faisant bord.

La jouissance enfouie au coeur de la Chose est, nous dit Patrick Valas, un mal (page 54) ; est-ce pour cela que son accès est impossible au sujet ? Certes la jouissance, que Lacan n'emploie pas seulement au sens du *Genuss* freudien mais qu'il extrait du registre juridique, équivoque entre jouir et jouir de, entre l'*uti* et le *frui* saint-augustiniens - qui lui

¹ Exposé fait à la soirée de la Librairie de l'E.P.S.F. le jeudi 11 mars 1999, concernant le livre de Patrick Valas, *Les Di(t)mensions de la jouissance*, Érès, coll. *Scripta*.

² J. Lacan, *L'Envers de la psychanalyse*, Seuil, p. 93.

serviront à élaborer le plus-de-jour. Mais les formes qu'elle prend sont des formes de plaisir qui ne font pas plaisir (préliminaires sexuels, refoulement, sublimation) et, pire encore, qui font mal ; au lieu de joie sexuelle, on n'éprouve que souffrance et douleur ; c'est la confusion du désir et de la jouissance (*Wunsch* et *Lust*), incarnée mythiquement par le père de la horde (page 62), présente chez Freud ainsi que chez Lacan jusqu'à l'*Ethique*. Qu'ont donc de commun la jouissance "de lui-même ignorée" de l'Homme aux rats, celle du Fort-Da, ou celle de la pulsion qui se détache de l'objet ? Si la Dame que l'on désire dans l'amour courtois l'est jusqu'à épuisement d'un désir toujours retenu, si la jouissance sans entrave de Sade se réduit à la maxime "j'ai le droit de jouir de ton corps, peut me dire quiconque..." jusqu'au morcellement du corps, si la jouissance dégoûte l'hystérique et effraye l'obsessionnel tandis qu'elle englué le psychotique, comment le sujet désirant peut-il être à la quête de la jouissance, alors qu'elle comporte dans son atteinte l'abolition subjective (page 54) ? Car, c'est ce que nous montre ce livre, la jouissance ce n'est pas seulement les grandes envolées ou les pires désastres, c'est le pain quotidien ; Patrick Valas cite Lacan (note 15, page 55) "Dire qu'il n'y a de jouissance que du corps vous refuse les jouissances éternelles aussi bien que la possibilité de repousser la jouissance dans les lendemains qui chantent, mais répondant à l'exigence de vérité du freudisme, ce principe nous oblige à poser la question de la jouissance en la regardant en face, c'est-à-dire à prendre au sérieux ce qui se passe dans la vie de tous les jours"³.

Il y a dans le livre de Patrick Valas, en premier lieu, l'hypothèse d'un *tout est signifiant*, alors même que le signifiant ne permet pas de tout dire sur le désir et que la jouissance reste à élaborer, hypothèse qui permet à Lacan, à partir de l'*Ethique*, d'avancer la capture de la jouissance par le signifiant dans l'anneau torique sans fin où S et I se situent autour (à la frontière) de ce qu'il circonscrit : *das Ding*. Patrick Valas nous montre comment la primarité du signifiant pose l'existence d'une jouissance originaire dans l'après-coup de l'incidence du langage. En effet, c'est rétroactivement que le signifiant donne à la perte qu'il engendre la signification d'objet perdu. Création signifiante, la Chose (le réel de la jouissance) vient à la place de l'objet perdu irrémédiablement que le sujet cherche à retrouver dans les traces mnésiques - les signifiants dit Lacan - alors qu'il ne retrouve que les objets de son

³ J. Lacan, *La Logique du fantasme*, 7 juin 1967.

fantasme qui s'y substituent en masquant la Chose – en masquant donc le manque structural de l'objet primordial dont procèdera le désir (page 47). La Chose se détermine rétroactivement comme un lieu vide, à partir de l'incorporation langagière dont se définit l'inconscient (page 50), un lieu vide qui vient donc, grâce au signifiant, à la place de l'objet qui aura été réellement perdu et à jamais. À la fois le signifiant, du fait qu'il donnera support à la Loi, barre l'accès à la Chose, et à la fois le signifiant présentifie l'absence de la Chose ; ou en d'autres termes le passage du sujet de signifiant en signifiant (définition du désir) tamponne tout excès de jouissance ; ou en d'autres termes la médiation du langage appréhende le réel, un réel qui est donc tissé de symbolique (page 48).

Dans ce premier temps où *tout est signifiant*, ce qui correspond au premier segment du schéma de la page 58, Patrick Valas donne une définition du réel : tissé de symbolique, créé par l'après-coup de la primarité du signifiant. La Chose vient prendre la place du manque structural (de l'objet perdu) ; de même l'Autre du signifiant inclura un manque radical qui s'identifie à la jouissance forclosée en ce lieu. Cet abord original de la question de la perte, qui résulterait après coup de la constitution de l'appareil psychique, met bien en relief ce *tout est signifiant*. Et on voit comment le langage est ce qui supplée au défaut de jouissance ; parce que la jouissance est perdue à jamais, on parle ; parce qu'elle est inaccessible, on parle. Le langage supplée à l'impossible de la jouissance.

Le langage sépare la jouissance au cœur de la Chose (ce que Patrick Valas nomme la jouissance de l'Autre ou jouissance du corps) et la jouissance de l'Autre barré, c'est-à-dire la jouissance de l'Autre s'il existait. L'instance du signifiant, par incorporation de la structure langagière dont se définit l'inconscient, va opérer une séparation radicale entre la jouissance qui est dans la Chose et le désir qui vient de l'Autre : ainsi l'idée que l'Autre jouit de moi se modifie en un "que veut-il de moi ?" Car si la Chose est le corps propre dans sa présence animale avec sa pulsation de jouissance (page 72), si elle est le réel de l'être jouissant de lui-même, jouissant de la vie comme moisissure, boursoufflure, oscillant de la chatouille à l'horreur, si elle est jouissance éprouvée sans savoir, si elle est ce rapport dérangé à son propre corps qui consiste à ne s'éprouver que du corps, à n'être qu'identique à cette seule présence des corps, si en une sorte de mythe de la lamelle elle est libido flottante et imputrescible du germen, elle est aussi quelque chose que *modifie* le fait même d'en parler (page 12). Elle est modifiée par ceci qu'on en parle. Elle

est cernée par la parole et l'écrit. Car le corps reste toujours Autre, que ce soit le sien propre ou celui du partenaire ; il jouit de la vie ou on peut tenter d'en jouir - ce qui ne s'atteint qu'en le morcelant, témoin Sade. Autre, sa jouissance est impossible, le plaisir y faisant obstacle ; forclosé de l'Autre comme lieu du signifiant, comme barré, elle revient comme impossible dans les cauchemars, dans la jubilation du stade du miroir (jouissance transitive), dans la psychose, dans le surmoi qui est l'enclave dans le psychisme d'une jouissance folle hors signifiant (dont il fait du sujet l'otage en lui interdisant le désir) - à ce propos Patrick Valas fait remarquer que les êtres humains préfèrent se soumettre aux impératifs du surmoi que d'encourir le risque d'entrer dans une dialectique du désir qui suppose une subversion du sujet dans son rapport à la loi (page 67).

Tout est signifiant donc, si la jouissance comme perte est rétroaction de l'incidence du signifiant ; *tout est signifiant* si parler de la jouissance du corps la modifie. Mais le schéma de la page 58 fait apparaître, dans son second segment, là où intervient le signifiant S1, un paradoxal *pas-tout est signifiant* dans les jouissances mêmes que détermine ce signifiant.

Certes c'est l'intrusion de ce signifiant au niveau de la jouissance de l'Autre qui, en désignant par la Loi l'Autre préhistorique, la mère, comme objet interdit au désir, ouvre au sujet l'accès à des jouissances possibles : la phallique, celle aussi du plus-de-jouir. Certes c'est l'interdiction de la jouissance incestueuse qui empêche que la Chose devienne un lieu de désolation, de malheur et de souffrance. Mais c'est à ce moment là que prend toute son importance le *pas-tout est signifiant*. D'impossible (par la barrière du principe du plaisir, mais aussi par le morcellement ou la mort de l'"objet" de la jouissance ce qui est sa limite), la jouissance devient interdite par la Loi ; du réel de la jouissance naît l'Oedipe, et la jouissance peut se dire dans les intervalles (coupures) du dit. Dans cette séparation entre désir et jouissance qui redouble celle entre Chose et signifiant, entre l'Autre et l'Autre barré, le signifiant fait sa part à la jouissance ; puisque le désir est corrélé à la loi, une transgression est nécessaire pour parvenir à la jouissance en l'articulant au signifiant dont la pulsion est l'écho dans le corps. Chiffrée par l'inscription des traces mnésiques constitutives de l'appareil psychique, la jouissance se pluralise en jouissance de l'Autre barré qui d'impossible est devenue interdite, en jouissance phallique (pulsion invoquante, symptôme, sublimation, relation sexuelle) et en plus-de-jouir, produit par l'opération signifiante mais échappant à la prise du signifiant (à la

fois la jouissance est perdue du fait du signifiant, à la fois il y a un reste de cette jouissance échappée au signifiant qui commémore la jouissance perdue avec un bonus de jouissance : l'objet *a*). C'est une fois divisé par le signifiant que le sujet opère la séparation entre la jouissance de son corps propre et le corps comme corps de discours. La seule jouissance accessible sera désormais une jouissance de bord, pulsionnelle, jamais satisfaisante (page 116), faisant insister le désir ; pulsionnelle, elle a sa part de réel, d'asexuel ; phallique, elle conserve une part de jouissance privilégiée d'organe ; plus-de-jouir, elle est reste d'une jouissance hors-signifiant.

Si, dans ce *pas-tout signifiant*, Patrick Valas fait remarquer que le signifiant est cause de la jouissance selon les quatre causes, matérielle, formelle, efficiente et finale de la jouissance en tant que prise dans le langage (la phallique), il établit aussi que c'est la jouissance, en tant qu'elle est perte, qui cause le désir. Ce n'est jamais de l'Autre que l'on jouit, puisqu'il n'est que *a* pour le sujet ; *a* est l'être de jouissance du sujet, à qui sont appendues dans le noeud borroméen les jouissance phallique entre R et S, jouissance du sens entre S et I, jouissance de l'Autre entre R et I.

Pas-tout est signifiant : comment faire pour que l'objet *a*, à la fois commémoration de la perte initiale de jouissance et cause du désir, permette à l'être de jouissance du sujet de se corréler dans le fantasme à l'être signifiant du sujet ? *Pas-tout signifiant* : si la jouissance ça permet de continuer à parler, si ça cause le désir, si ça fait que l'histoire peut continuer, comment la débrouiller dans la cure d'avec le symptôme ? Comment la cure doit-elle "l'instrumenter" pour que le sujet sache y faire avec le symptôme ?

En traitant de la jouissance sexuelle, le dernier chapitre ne vient-il pas répondre aujourd'hui à la question que n'a cessé de poser Lacan : pourquoi diable les analystes femmes ne mouftent pas là-dessus ? Pourquoi ? Sans doute parce que d'en parler ou d'en écrire ça modifierait la jouissance – la féminine.